

**VOYAGE DU PEINTRE JULES
LAURENS EN PERSE EN 1845**

Par Sébastien PRAT

Aujourd'hui, le nom de Jules Laurens n'évoque plus guère de souvenirs, si ce n'est auprès de quelques amateurs en peinture, et de Vauclusiens originaires de carpentras, où il naquit en 1825. Et pourtant, de son vivant il connaît les honneurs de ses contemporains et les récompenses de sa profession.

Issu d'une famille modeste de cinq enfants, Jules grandit au sein d'un milieu artistique, entre un père aux multiples professions mais avec une passion pour la musique, et un frère de 25 ans son aîné, Jean-Jospeh Bonaventure, musicien et peintre reconnu. Ce dernier devient son premier maître en peinture. A l'âge de 16 ans, Jules Laurens séjourne à Paris où il se perfectionne dans les ateliers d'Ysabet (auquel il voue une admiration) et de Paul Delaroche.

En 1845, admis au Salon, il entame sa carrière avec un tableau intitulé "Environs de Vaucluse", et participe au concours de l'Ecole du Grand prix de Rome. A ce sujet, son frère aîné écrit : *"La foule se presse toujours à l'école des beaux-arts et c'est toujours Jules qui excite le plus d'intérêt parmi les jeunes artistes de la nouvelle école... Il a déjà paru un article de M. Delecluse dans le journal des débats. (...) Il dit des choses vraies sur Jules..."*(1)

Ce succès lui vaut une proposition ; avec l'accord de son frère aîné (2), le jeune peintre accepte de participer à une mission en Orient et en Perse, pour le compte du Ministère de l'Instruction Publique, menée par l'explorateur et géologue Xavier Hommaire de Hell (1812-1848). Elle consiste en des recherches physiques, géographiques et historiques sur les bords de la Mer Noire et de la Mer Caspienne, et dans l'intérieur des terres qui avoisinent ces deux mers.

Jules Laurens saisit l'opportunité de ce voyage pour sa carrière d'artiste débutant. A Paris pendant quatre années, il a côtoyé maîtres et élèves de plus en plus nombreux et sait, par l'expérience de son frère aîné Jean-Joseph Bonaventure que le chemin d'un éventuel succès est laborieux. Pour être remarqué de la critique, il compte sur ses dessins fidèles, appliqués et variés du thème fascinant de l'Orient.

Il n'est pas le premier artiste français à explorer géographiquement l'Orient, mais il reste l'un des premiers peintres orientalistes provençaux. Avant lui, Pascal Coste, peintre et architecte marseillais, avait effectué un voyage en Perse en 1840-1841, ramenant quelques croquis destinés à une étude et une connaissance de l'architecture arabe.

Son voyage débute à Rome le 22 mai 1845. A l'âge de 20 ans, il découvre le temple des Beaux-Arts, admire les oeuvres des grands maîtres. Fasciné, Jules retournera dix fois en Italie de 1869 à 1892, avec des visites régulières à Rome et à Florence.

Le 4 juillet 1846, ils s'embarquent à Civita-Vecchia pour une traversée de dix jours qui les conduit à *"la féérique Constantinople avec sa rangée ininterrompue de scintillants minarets et de coupoles"*. La santé précaire de Xavier Hommaire de Hell et la présence de son épouse prolonge leur séjour d'un an. Comme à Rome, le jeune peintre mène une vie mondaine, sans toutefois négliger son travail artistique.

Au cours d'excursions à Péra ou Thérapia, ses volumes de croquis s'enrichissent de motifs pris à *la volée et d'après la première chose venue*. Il ressent autant d'admiration pour les mosquées, les ruines que pour le cyprés. Dans un carnet de voyage il note (3) : *Nuit du samedi au dimanche. Vent ! Bourrasques ! Formidable ! Là s'élève silencieusement dans le bleu du ciel, le cyprés comme une pensée de mélancolie au milieu de la joie.*

Après leurs adieux à Madame de Hell, son mari et Jules Laurens prennent la route pour Téhéran. Leur itinéraire à travers la Bulgarie, la Moldavie, la Géorgie, l'Arménie, longe, à cheval ou en embarcation, les rives de la Mer Noire laissant derrière eux les villes d'Ali-Bey-Keuy, Uscoup, Sinope, ils entrent dans Trébizonde, en Turquie d'Asie, le 24 août 1847.

Mais trois semaines plus tard, fébriles et contraints de fuir une épidémie de choléra, ils atteignent Tauris le 9 novembre, où ils logent dans la luxueuse maison appartenant à la famille des banquiers Railly. Les richesses de la Perse s'étalent maintenant sous leurs yeux ébahis, et dans les volumes de dessins, de J. Laurens. Tout au long de son périple, l'architecture arabe demeure sa principale source de motifs qu'il considère comme *"une floraison, un produit du sol même qui la porte"* (4).

Il mesure également la portée des échanges et des influences dans ce domaine : *"Ainsi que l'art oriental envoie ses reflets directs comme sa réverbération sur les murs des constructions de Sicile et de notre midi, ainsi se trouvent sur les bords persans de la Mer Caspienne, en Arménie des spécimens frappants de l'art roman"* (5).

Devant ses croquis du voyage, preuves de son réel talent, les hauts dignitaires (le Prince Malek-Hassen-Mirza, oncle du Schah, l'évêque de Tauris, patriarche de Babylone, le vice-roi, gouverneur de la ville), se mêlent aux nombreux autochtones désireux de se voir peindre.

A peine rétablis de leurs fièvres, J. Laurens et X. Hommaire de Hell reprennent le chemin de Téhéran où M. de Sartiges, Ministre de France auprès de Schah, les accueille le 9 février 1847 dans sa résidence pendant trois mois.

Dans un article publié en 1858 dans l'Illustration, Jules vante *"l'exquise unité"* des intérieurs persans et apporte une multitude de détails et de significations sur les lieux, le mobilier et les plats *"d'une beauté de galbe et de gravure incomparable"*. De même, qu'au cours de son périple, il estime que : *"Une faïence persane dans une collection de céramiques, c'est la Vénus de Milo au Louvre... hors de prix"* (6).

Grâce aux nombreux volumes de littérature française, contenus dans ses bagages, dont il recopie des passages sur ses carnets de route, Jules Laurens maintient un lien culturel, avec la France. Les vers choisis de V. Hugo lui servent à exalter les paysages grandioses qu'il côtoie. Les lectures de T. Gautier exultent son âme d'artiste au point qu'il ne peut s'empêcher d'écrire sur une de ses pages *"Honneur et sympathie à Gautier" !*

D'autres pages de notes se noircissent de vers de Byron sur la jeunesse, de réflexions tristes de J. André, d'exaltations de la beauté de N. Ancel, H. Molé, A. de Villon, et de remarques judicieuses ou enragées de Jules Laurens.

Lorsque les nouvelles de la révolution de 1848 parviennent de France et font naître des inquiétudes quant à la poursuite de l'expédition, M. de Sartiges les rassure, bien que le Schah leur propose de demeurer quelques années à sa cour. Alors, les deux hommes quittent Téhéran le 17 mai pour mesurer le niveau de la mer Caspienne et situer les anciennes voies de communication avec la Mer noire.

De retour dans la capitale, ils prennent le chemin d'Hispanhan, plus au sud, afin d'achever l'expédition par la traversée de l'Égypte, la Palestine et la Syrie.

Très vite, son excursion artistique prend l'allure d'une confrontation avec lui-même et des propres limites physiques. Il écrit (7) à son frère Théophile : *"Jamais certainement, l'un de nous n'aura à faire part à l'autre d'une situation morale et physique plus pénible et difficile,*

plus sérieuse et absurde, plus dramatique, plus bouffonne et plus pittoresque à la fois, enfin celle où je tourbillonne depuis deux mois".

Ils ne parviennent pas à résorber la fatigue, et le calendrier de leur expédition s'en ressent. Jules inscrit en en-tête d'une lettre à son frère et sur l'une des pages de son carnet de route, cette phrase de Mahomet : *"Le voyage est l'image de l'enfer"*

Cette image de l'enfer, Jules Laurens l'a ressentie dès son arrivée à Constantinople, où au cours de brèves incursions à Thérapia, il écrit (8) ces mots très durs ; *"le néant ! voilà donc ce que l'on trouve au terme ; comme un tombeau, un mort, ma cellule renferme un cadavre vivant. C'est pour en arriver là que j'ai pris tant de peine et que j'ai sans profit, comme une graine, jeté mon âme au vent. (...) Horrible est ce désert... sa nuit n'a pas d'éveil salutaire ; aucun chamelier n'y conduit de caravanes et pourtant ce n'est pas la rosée du matin qui humecte ses dunes, mais bien d'incessantes larmes de douleur humaine"*.

A mesure que la mission progresse, les campagnes chatoyantes et abondantes d'Avignon ou de Rome obsèdent le jeune homme qui s'abandonne au désespoir dans une lettre (9) à son frère Théophile : *"J'étais malade, je crois, en t'adressant mes dernières lignes de Téhéran ; la crainte de symptômes de fièvres me tracassaient forcément. Or M. de Hell en était à peu près là aussi. Nous n'en montâmes pas moins courageusement à cheval, le 2 août au soir, nous dirigeant sur Hispahan, à travers le sol et les ruines mèdes et parthes. Les 70 farsangs, 105 lieux environ (...) qui distancent la moderne capitale de l'Iran de son avant dernière (...) parcourent un pays affreusement désolé. D'immenses et arides plaines dont le sol insensiblement ondulé paraît comme avoir été lavé tout dernièrement de fortes inondations salines au dépôt blanchâtre ; à peine de l'eau potable ; tout au plus de l'herbe grise et bien rarement quelques plantations de ricin et de coton ; presque pas de villages et deux seules villes en décombres le tout couvert par un opaque suaire de poussière, calciné, l'été par près de 45 degrés de chaleur, raviné l'hiver par quatre pieds de neige et violemment strapassé par de fréquents tremblements"*.

Hébergés dans une petite maison du faubourg arménien de Djoufa par le padre Giovanni, les deux voyageurs essaient de récupérer leurs forces. A leurs contraintes, s'ajoute l'empressement des habitants qui les sollicitent à chaque étape pour défendre leurs intérêts auprès des dignitaires. Exaspéré, Jules Laurens se voit parfois obligé de poster ses deux gardes arméniens devant sa porte pour ne pas être dérangé. Pourtant, il ne demeure pas insensible aux conditions de vie ségrégationnistes réservées aux femmes.

En attendant le rétablissement de son compagnon encore malade, Jules satisfait à la partie importante de son travail dans une intéressante et laborieuse exploration suivie d'une retranscription tant artistique que géographique des alentours.

Lors de cette étape du voyage, X. H. de Hell ne parvient à se rétablir, et décède (10) : *"Chaque soir en rentrant auprès de mon honorable compagnon et ami, j'étais de plus en plus attristé de le voir souffrir de violentes fièvres, colliques, dysenteries et douleurs de poitrine qui ne lui permettaient pas même l'espoir de partager bientôt mes courses, et manifestèrent, vers le 23, quelques graves symptômes- je crus toutefois au plus fort de mes inquiétudes qu'au renouvellement des mêmes indispositions qui nous avaient obligé à Constantinople et Téhéran, à des séjours si déplorablement prolongés. Les fortes chaleurs du jour ne permettaient guère au malade de se hasarder dehors que vers le soir ; alors nous montions sur une terrasse dont le mélancolique panorama augmentait singulièrement le charme de nos causeries habituelles sur la France ; familles, nos amis, nos projets de retour, surtout ! (...) C'est le 28 au soir que se déclarèrent subitement et coup sur coup les malaises ; la perte des*

sens et de la mémoire, et la prostration sinistre qui en quarante heures d'une agonie où le corps et la physionomie conservèrent une immobilité de pierre, terminèrent une existence des plus utiles et des plus glorieuses déjà".

L. H. Labande, dans son livre consacré à J. Laurens, raconte que le commandant Duhoussset, officier instructeur de l'armée indigène, découvrit dans le petit cimetière arménien de Djoufa, à côté de la pierre tombale de X. Hommaire de Hell, datée du 30 août 1848, celle de J. Laurens portant les mêmes dates.

En fait, une quinzaine de jours après la disparition de son chef d'expédition, Jules Laurens décide de rentrer par le chemin emprunté à l'aller afin de ramener le matériel de l'expédition et surtout les précieuses notes de Hommaire de Helle.

Il obtient du gouverneur d'Hispanhan, l'Emir Nabj-Khan, des chevaux de poste et un tchapar (coursier) pour atteindre la ville de Téhéran en moins de cinq jours, où ses bagages acheminés en caravane doivent le rejoindre ultérieurement. Mais, la mort de Mohamed Schah et des rumeurs d'emprisonnement de son premier ministre, provoquent de véritables insurrections.

Par crainte de voir disparaître ses bagages, J. Laurens, accompagné de deux gardes arméniens décide d'aller à leur rencontre. En leur possession, ils se réfugient à Soon, pour éviter les terribles bandes de pillards au milieu des *"cris et des pleurs des assiégés"*.

De ce lieu, il reçoit une lettre du comte de Sartiges lui apprenant que sur l'ordre du gouverneur de Caschan un corps de cavaliers est parti à sa recherche sur la route. Impatient de les attendre, un fusil à l'épaule, des pistolets à l'arçon et un sabre à la ceinture, il rejoint Téhéran à la faveur d'une accalmie. Là, le docteur Cloquet, puis le comte de Sartiges, l'hébergent confortablement, *"cajolé de tous, ayant couvert mis à trois tables de ministres et ambassadeurs, et n'ayant pour accepter le titre, peu les fonctions et parfaitement les bons appointements de peintre du Schah, qu'à céder à des sollicitations"*.

Cependant, le 8 février 1849, Jules Laurens reprend définitivement le chemin du retour. A la lueur, de ses différents propos, Jules Laurens avoue certains paradoxes (12) de ce *"singulier pays où les errements d'une civilisation déchuée ne savent plus que livrer fatalement la vie de l'homme à des raffinements égaux de plaisirs et de cruautés"* : Aimer sa culture et son architecture, rejeter ces hommes, leurs moeurs et sa géographie, symbole de souffrances.

Mais, le charme oriental a vaincu ses réticences. A son départ de Téhéran il inscrit dans son carnet un bel et unique hommage à cette terre, qu'il ne voudra jamais revoir, témoin de l'aventure unique et grandiose qu'il y a vécu : *"C'est le plus beau panorama du monde ; quiconque aime les grande scènes de la nature et les grands souvenirs de l'histoire ne doit pas mourir sans l'avoir vu"*.

Après la traversée de l'Arménie, la Moldavie et la Bulgarie, le jeune peintre revient à Constantinople le 13 mai 1849. Il s'y repose un mois durant lequel il augmente encore ses volumes de croquis et d'aquarelles des rives du Bosphore.

Le 15 juin, il s'embarque sur l'Osiris et fait escale le 21 à Malte. Le 24 juin 1849, après quatre ans d'absence Jules Laurens revoit la France, en empruntant les Bouches du Bonifacio. Le lendemain, son bateau mouille l'ancre devant Marseille. Après trois jours de quarantaine, il franchit la "Porte de l'Orient" pour la dernière fois de sa vie.

Le retour de Jules Laurens fait forte impression à Paris. Celui que l'on croyait enterré au côté de son infortuné compagnon X H. de Hell dans le cimetière de Djoufa, arrive riche de

souvenirs, de plus d'un millier de dessins au crayon noir ou à la mine de plomb et de quelques aquarelles.

La précision de ses croquis, et le choix de ses motifs, forcent l'admiration de M. Longperier, conservateur des Antiques du Musée du Louvre, qui, selon L. H. Labande, obtient du jeune artiste la livraison de copies pour les collections du Louvre.

A son tour, Adophe Thiers examine les dessins et aquarelles sur la Perse et le prie d'accomplir une centaine de planches destinées à l'illustration d'une Histoire Universelle par l'Art. Jules exécute des copies dont il apprendra le 22 juin 1893, par une lettre⁽¹⁴⁾ du Ministère de l'Instruction Publique qu'elles "*ont disparu lors du sac de l'hôtel Thiers*".

Les nombreux volumes de croquis de son expédition constituent une source inépuisable d'inspiration d'autant que les motifs relevés sont d'une extraordinaire diversité.

A son retour, il se consacre à la publication d'articles, de dessins, et surtout au récit de son expédition. Les deux premières livraisons (de 300 exemplaires) de "*Voyage en Turquie et en Perse*", agrémentées de 100 planches lithographiées, sortent des presses le 27 décembre 1853. La parution des deux autres volumes s'étale jusqu'en 1860.

En plus des articles cités en note, Jules Laurens fait paraître un article en 1856, toujours dans "*l'Illustration*", où il se livre à une habile description des diverses formes de représentations du théâtre perse, dont il a pu être témoin lors de son expédition.

Cet article riche en enseignements, n'en est pas moins flatteur à l'égard de cette culture. Il avoue même lors d'un de ces spectacles : "*J'en ai éprouvé, bien en dehors de l'émotion des sens violemment ébranlés par certaines réalités fort sauvages de la mise en scène, une grande impression : et en art, l'impression n'est-ce pas le plus net de l'admiration ?*"

Il illustre le "*Tour du Monde*" sous la direction d'E. Charton, de 15 dessins, "*Le voyage en Perse*", publié par le comte de Gobineau en 1861, et de 11 dessins, "*Voyage au Lagistan et l'Arménie*", par Théophile Depolle, en 1869. A propos de cette publication, le critique d'art Léon Lagrange rend hommage au talent du Carpentrasien : "*Tous les voyageurs ne sont pas des artistes , tous ne peuvent donner au Tour du Monde des dessins tels que ceux de M. Bida et de M. Laurens. Plus d'un n'a su rapporter de ses excursions lointaines que des croquis informes*" (16).

Il participe également à la publication de *Voyage en Orient*, de Roger de Scitivaux, en signant 29 lithographies dans cet ouvrage.

Certaines de ses gravures servent aussi de support artistique dans *l'Illustration* à des articles sur le sujet en 1853, 1860, 1864 où figure son tableau *Téhéran, vue générale prise sur la route de Casbinn (Perse)*.

La popularité de J. Laurens à son retour se transforme en un véritable succès aux Salons Parisiens, où il donne la mesure de son talent. L'année de son retour en France, 1850, il expose pas moins de cinq tableaux au Salon : "*Tour de Rebagès (campagne de Téhéran) - Bords du Danube en Bulgarie - Guerrier Afghan et le Beyler Bey, gouverneur de Tauris - Tazieh, représentation théâtrale, et mosquée dite Oulousdjamy, à Vann (Arménie) - Forteresse dite Arlé d'Ali-Schah et campagne de Téhéran*".

En 1878, à l'Exposition du Champ de Mars, le directeur de l'école des Beaux-Arts de Paris acquiert une huile sur toile intitulée "*Frontière du Korassan*" au prix de 3000 Francs.

Deux ans plus tard, son tableau "*le rocher de Vann (Kurdistan)*" exposé au Palais des Champs-Élysées connaît un sort identique.

En 1892, un don de l'artiste enrichit la bibliothèque nationale des Beaux-Arts d'un certain nombre de dessins exécutés au cours de sa mission en Perse.

Le célèbre et redouté critique d'art, Durand-Créville, écrit à propos à Jules Laurens ces mots : "*On rend hommage à votre crayon. Vos dessins sont dans un magnifique portefeuille hermétiquement protégé contre l'introduction de la poussière et portant en lettres d'or les indications nécessaires, y compris le nom et l'auteur. C'était bien le moins, (...); mais le simple dû est une chose qu'on obtient si rarement*" (17).

Artistiquement, Jules Laurens est reconnu de son vivant. Le 12 août 1868, le surintendant de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, lui apprend qu'il va recevoir la croix du chevalier de la Légion d'honneur (alors que dès 1855, il se range au côté du proscrit V. Hugo en exil en lui rendant visite à Jersey). Admis à tous les salons parisiens auxquels il participe, il est aussi souvent membre du jury.

Ses voyages à l'étranger (par exemple à Londres, un an après son retour de Perse) et les séjours à Paris rythment un vie confortable et paisible à Carpentras.

Il y décède en 1901.

Le succès de Jules Laurens consiste aussi dans la part du rêve qu'il suscite dans ses récits et dont il nous laisse partager l'enchantement dans ses croquis. De son unique voyage en Orient, il nous laisse cette phrase comme un testament : *viennent telle heure, tel rayon de soleil, et vous verrez éclater à l'horizon l'or et l'émail de quelque dôme où se grouper le noir bouquet d'une oasis de jardins et tout le merveilleux et toute la poésie de la légende orientale se répandront de là dans votre imagination et animeront, en la trafiquant, la morne solitude* (18).

De nos jours, son talent de peintre orientaliste demeure apprécié. Ses oeuvres ont été exposées lors de deux expositions majeures à Marseille. L'une est intitulée "L'Orient en question" au Musée Catini en 1975, l'autre au Musée Longchamp en 1981 a évoqué "L'Orient des Provençaux", et il est encore possible de les contempler au Musée Comtadin à Carpentras. Jules Laurens est un personnage attachant, que l'on peut découvrir au travers d'une impressionnante biographie (19) que son ami L. H. Labande lui a consacré en 1910.

NOTE

- 1) Bibliothèque Inguimbertaine, fonds 2179, fol. 56 Lettres du 19 septembre 1845 de Bonaventure Laurens à sa famille restée à Carpentras.
- 2) *Idem*. Celui-ci en fait part au reste de la famille restée à Carpentras en ces termes : *Il me faut traiter d'un autre côté avec un voyageur officiel qui veut emmener Jules comme dessinateur dans un voyage scientifique en Perse qui doit durer trois ans.*
- 3) Bibliothèque Inguimbertaine, fonds 2173, carnet n°1, fol. 25, 7 février 1847, fonds 2173
- 4) Bibliothèque Inguimbertaine, fonds 2173, carnet n°2, bis, fol. 10. fonds 2173
- 5) *Idem*, fol. 16
- 6) *Idem*, fol. 4
- 7) Lettre de Jules Laurens adressée de Soon le 20 septembre 1848 à son frère Théophile, fonds 2173
- 8) Bibliothèque Inguimbertaine, fonds 2173, carnet n°1, fol 22, 15 janvier 1847, et fol. 27, 24 février 1847
- 9) Lettre de Jules Laurens adressée de Soon le 20 Septembre 1848 à son frère Théophile, fonds 2173
- 10) *Idem*
- 11) *L'illustration*, Voyage en Turquie et en Perse, J. Laurens, 1856, page 264
- 12) *L'illustration*, Un intérieur persan, J. Laurens, 1856, t. 31, page 407
- 13) Bibliothèque Inguimbertaine, fonds 2173, carnet n°3, fol. 25, Téhéran, 27 janvier 1849, fonds 2173
- 14) Bibliothèque Inguimbertaine à Carpentras, fonds 2114, fol. 212 : lettre du Ministère de l'Instruction Publique du 22 juin 1893 à Jules Laurens.
- 15) *L'illustration*, 1856, T. 28, page 295, *Taziéh, ou lecture dramatique à Tauris*
- 16) La Gazette des Beaux-Arts, L. Lagrange, *Les illustrations du tour du Monde*, 1860, t. VIII, page 338
- 17) Bibliothèque Inguimbertaine, fonds 2083, lettre du 14 mars 1892 du critique d'art Durand-Gréville à Jules Laurens
- 18) Bibliothèque Inguimbertaine, fonds 2173, carnet n°2 bis, fol.18
- 19) L.H. Labande, *Jules Laurens*, Paris, champion, 1910